NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

89 Nº 2 1967

Un peuple messianique (*Lumen gentium* 2,9)

Marie - Dominique CHENU

p. 164 - 182

https://www.nrt.be/es/articulos/un-peuple-messianique-lumen-gentium-2-9-1453

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un peuple messianique

Constitution de l'Eglise, *chap. 2, n. 9*

Tous sont d'accord pour reconnaître avec une joyeuse complaisance dans le chapitre deuxième de la constitution *Lumen Gentium* l'une des pièces majeures de l'ecclésiologie conciliaire, mieux, la définition même du sujet de l'économie chrétienne. Tous sont d'accord, et, avec le mûrissement des textes dans l'Eglise en train de leur donner une intelligence concrète, cet accord prend une solidité lucide et capiteuse, dans une conscience collective décidément en éveil. Sans doute, entre plusieurs, ce chapitre est-il prophétique.

On en sait l'origine, liée à l'opération stratégique qui, dès le premier mois du Concile, a décidé de son sort, dans une prise de conscience qui, selon l'inspiration de Jean XXIII vigoureusement exprimée dans son discours d'ouverture, a transformé le dossier juridico-dogmatique préparé en une intelligence évangélique du « mystère », en acte dans l'Eglise. Le dispositif, d'abord envisagé dans les schémas préétablis sur l'Eglise, fut bouleversé. Au lieu d'une séquence verticale, selon la voie autoritaire, qui passait du Christ au pontife souverain, du pontife aux évêques, des évêques aux prêtres, des prêtres aux diacres, et enfin au « troupeau » conduit par cette hiérarchie, le plan fut retourné : en émanation du Christ, le Corps des croyants, réalisant dans l'histoire son mystère (chap. I) ; ce Corps était alors décrit comme constituant un peuple : dénomination à la fois biblique, évangélique, sociologique et eschatologique, dont on détaillait les propriétés et les structures, quels qu'en soient les membres, clercs ou laïcs, voire même les incroyants non enregistrés juridiquement dans l'Eglise visible (chap. 2). Etait alors pris en considération, dedans ce « peuple », l'organisme des fonctions biologiques de ce Corps : non seulement au titre général de toute société où une autorité a la gérance du bien commun, mais, dans un caractère spécifique, au titre et en valeur d'un ensemble sacré de services, de « ministères », qui fondent et légitiment des « pouvoirs », émanant mystiquement et sacramentellement du Christ (chap. 3). Après quoi, la situation propre des croyants, qui n'ont point ces fonctions et ces grâces, était définie, dans le régime profane d'une existence personnelle, familiale, professionnelle, sociale, culturelle, dans le monde qu'ils avaient ainsi à sanctifier (chap. 4).

« Peuple de Dieu » : cette expression prend déjà de par cette position une densité extraordinaire, dans la définition doctrinale, pasto-

rale, œcuménique, missionnaire, d'une Eglise, dont le mystère se réalise normalement dans une visibilité sociologique et dans des structures hiérarchiques, au cours des étapes de son histoire terrestre. C'est toute l'ancienne alliance qui nourrit ainsi le mot. C'est toute l'expérience séculaire de l'Eglise, après l'avènement du Christ, que récapitule ce mot. C'est toute l'espérance — espérances personnelles, espérance collective plus encore — qui gonfle ce mot de son dynamisme eschatologique, déjà en acte dans le temps présent.

Or, à deux reprises, ce peuple est dit « messianique » (n. 9). Epithète décorative, dans un vocabulaire de routine ? Non, c'est une qualification essentielle, à ce point inhérente qu'elle entre dans la définition de ce peuple et en commande les propriétés. Ce peuple *est* messianique. « Ce peuple messianique, bien qu'il ne comprenne pas en fait tous les hommes, et que plus d'une fois il apparaisse comme un petit troupeau, est cependant pour tout le genre humain un germe très puissant d'unité, d'espérance, de salut » (*loc. cit.*). Il est donc inséré dans l'histoire humaine par sa propre dimension historique, comme ferment de l'entreprise cosmique, par son espérance. Il ne faudrait pas que cela passe inaperçu dans cette mention trop sommaire.

Le messianisme judéo-chrétien

Un messie pressenti, annoncé, attendu : dès les premières pages, c'est l'ancienne alliance : avec l'appel d'Abraham, Dieu se choisit un peuple, dont les espérances, à travers tant d'épisodes et de relais, prennent enfin corps et expression, dans un événement qui passe toute attente, et, engagé désormais dans la suite de l'histoire, mène la famille humaine à l'accomplissement de la promesse. Le Messie est venu.

Il n'y a pas à reprendre ici le dossier, scripturaire, historique, doctrinal, du messianisme comme élément constitutif de l'économie chrétienne. Là-dessus exégètes de l'Ancien Testament, exégètes du Nouveau, historiens de l'Eglise primitive — sinon les historiens de l'Eglise occidentale moderne — ont établi à souhait la vérité, l'intelligibilité, la portée, de cette position de principe. Depuis l'appel d'Abraham, engageant la « promesse », et déjà depuis les lueurs du protévangile, jusqu'à la résurrection, présentée dans le kérygme de l'Eglise primitive comme l'intronisation messianique (discours de Pierre, *Act.*, chap. 2), et, évidemment, jusqu'à la terre nouvelle et aux cieux nouveaux de l'Apocalypse, la ligne est d'une continuité sans faille. Les prophètes, qui en sont les hérauts explicites et permanents, en ont déterminé, en ont proclamé le contenu terrestre et céleste. Leur lecture a tenu et tient en haleine le peuple de Dieu, dans sa hantise du jour du Seigneur.

Cette continuité, cette unicité de l'annonce et de l'attente, en double ressort permanent du peuple de Dieu, impliquent de soi le blocage des perspectives, dont le discernement va être aussi délicat que nécessaire : par le fait même qu'il est promesse, le messianisme se développe dans le temps pour aboutir au-delà du temps ; il saisit la totalité des espérances, dont le dénouement céleste déborde les étapes terrestres sans aucunement les dissoudre. Le Messie lui-même, une fois venu, devra ménager ces ambiguïtés, et le Christ a récusé durement une réalisation terrestre de sa royauté ; et tout en demandant le « secret » jusqu'à la résurrection (*Mc* 9, 9-10), il a mené sa vie publique sous la tension messianique. « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » (*Mt* 11, 3). « Je suis le Messie, moi qui te parle » (*Jn* 4, 26).

La théologie occidentale s'est attachée, dans un permanent effort d'abstraction, de desserrer ce blocage des perspectives et des objets. Abstraction urgente, en vérité doctrinale et en conduite pastorale. On sait que ces « distinctions » sont constitutionnelles en ecclésiologie. Mais l'abstraction ne disloque pas, dans la continuité de l'histoire, la cohérence interne des objets, qui conservent, pour leur vérité aussi, le dynamisme de leur unité organique. Le messianisme reste le ressort du peuple de Dieu, ressort terrestre dans la mesure même où il est ressort eschatologique. Isaïe, Ezéchiel, les Psaumes alimentent continûment le peuple, et les pires conformismes ne peuvent atrophier la violence de leurs adjurations. La vertu de la Promesse soulève encore les protestations des sous-développés de Bandoeng, à l'étonnement des économistes classiques.

Il ne faut pas donc prématurément dissoudre la lettre des textes, et en « spiritualiser » le contenu dans une allégorisation où en est aliénée la matière. Dialectique dont l'équilibre est fort instable, sous la coordination des deux pôles, dans le dépassement du processus créateur dans l'histoire temporelle, par la libération rédemptrice en histoire du salut.

Le message de ce messianisme inclut expressément dans son contenu cette dialectique et ce dépassement. Il suffit ici d'en rappeler les trois biens suprêmes : libération, justice, paix, — valeurs, humaines et divines à la fois, de cette « ère nouvelle », à ce point nouvelle que son avènement inaugurera la fin des temps. La fin des temps : donc au-delà de l'histoire, et cependant présente déjà dans les temps et dans l'histoire. Car l'avènement du Christ s'accomplit aussi, dans la distension des temps, *aujourd'hui*. L'espérance sans cesse remise, en Israël, dans une réalisation encore et encore reportée, de déception en déception (avènement de la royauté de David, retour de la captivité, etc.), est aujourd'hui accomplie, sinon consommée.

« *Je sais, moi, le Dessein que j'ai sur vous : dessein de Paix, et non de malheur ; vous donner avenir et espérance* » (*Jr* 29, 11). « *Je ferai couler sur elle la Paix comme un fleuve* » (*Is* 66, 12). Il n'y a pas deux paix, une temporelle, qui n'a rien à voir avec le Royaume, et une « spirituelle », pour les initiés : la paix est indivisible, elle concerne tout l'homme et tout homme, en tous ses moyens.

« *Il (le Messie) exercera son autorité sur les nations et sera l'arbitre de peuples nombreux, qui, de leurs épées, forgeront des socs et de leurs lances des faucilles. Les nations ne lèveront plus l'épée l'une contre l'autre, et l'on ne s'exercera plus à la guerre* » (*Is* 2, 4). Quelle dérision ! Vraiment, ce Messie n'est pas venu.

Mais si. Il a inauguré son entreprise, à Nazareth, dans la synagogue, lorsqu'on lui présenta le livre d'Isaïe, et, que, déroulant le livre, il lut : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance, rendre aux opprimés la liberté... Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Ecriture* » (*Is* 61, 1 ; *Lc* 4, 18).

Voici donc le test décisif : « *Es-tu celui qui doit venir ?* », demande le Précurseur. « *Allez rapporter à Jean ce que vous voyez : les pauvres entendent la bonne nouvelle* ». Les pauvres sont les clients privilégiés de l'Evangile, les grands personnages de cette histoire. C'est pour leur amour que se sont levés les prophètes. « *Le désir des humbles sera exaucé, car le Seigneur leur aura tendu l'oreille, et c'est sur les esclaves et les servantes qu'il versera l'Esprit* » (*Jl* 2). « *Le Seigneur a élevé les humbles ; il a saturé de biens les affamés, tandis qu'il a renvoyé les riches les mains vides* » (Magnificat).

Il importe d'ajouter, en ce temps d'œcuménisme biblique, qui nous impose de réintroduire dans l'unité dernière de l'Eglise la présence d'Israël, une considération, plus exigeante et plus féconde qu'il peut paraître, sur l'accomplissement de la Promesse. Si le peuple juif n'a pas reconnu collectivement le Christ Fils de Dieu, il reste qu'un lien mystérieux et indéfectible demeure entre le peuple élu qui a reçu la Promesse et l'Eglise, peuple de la nouvelle alliance qui en a recueilli l'accomplissement [1]. Il est à craindre qu'une « christianisation » som-

1. Je me plais à employer ici les expressions mêmes du pasteur Jean Bosc, à l'occasion de la publication d'une Bible « œcuménique », où, à côté des préfaces catholique, protestante, orthodoxe, est publiée une introduction juive due à la plume de M. A. Zaoui, directeur de l'Institut d'études hébraïques de Paris. Cfr *Le Monde*, 10 avril 1966.

Au Concile, Mgr Elchinger, évêque coadjuteur de Strasbourg, dans une intervention qui était un témoignage personnel (29 sept. 1964), demande que nous sachions reconnaître le bienfait *actuel* d'une communion biblique avec les Juifs. « Ils ont une connaissance tellement vivante des personnages bibliques, que notre connaissance trop livresque en serait transformée. J'ai moi-même beaucoup appris en ce domaine par des conversations avec les rabbins » (Interview, *La Croix*, 1er oct. 1964).

maire des textes et des thèmes de l'Ancien Testament ne dissolve l'accent judaïque de leur messianisme [2]. A lire le *Moïse* du Prof. Neher [3], ou *La pensée juive* d'A. Chouraqui (1965), voire aussi les œuvres de la théologie (et de la mystique) juive en témoignage de foi au cours de l'histoire post-biblique des Juifs [4], on ressent, presque physiquement, la vibration du messianisme originel, dans son « attente » toujours haletante, dans son eschatologisme toujours valable. Non pas reconstitution archéologique pour des historiens, mais capital vivant que le chrétien ne doit pas laisser inerte, à l'intérieur de sa foi qui l'accomplit. Convergence qui ne va pas sans réserve, mais qui est source de lumière, sur le Messie lui-même dans l'histoire.

Le messianisme universel

Ce n'est donc pas par un accident — un fâcheux accident — que le temps vient s'inscrire dans le jeu des opérations messianiques et en distendre l'exécution. Puisque le messianisme se développe dans l'histoire, les lois de l'histoire vont devenir ses propres lois. L'histoire du salut, de la délivrance messianique, va trouver son « sujet » dans l'histoire, tout comme la foi, lumière venue d'en-haut, va s'énoncer, s'exercer, se construire, dans les tissus mentaux de l'homme, qui est son « sujet ». La libération d'Egypte, la conquête de Canaan, la captivité de Babylone, pour être le lieu du Dessein de Jahvé, n'en sont pas moins la trame terrestre de l'histoire des Hébreux, tout comme le départ d'Abraham s'inscrivit dans les migrations de la Chaldée vers les rives de la Méditerranée. « L'historique et l'eschatologique, le matériel et le spirituel, l'humain et le divin entrent dans un unique et multiforme thème sur lequel l'âme d'Israël a continuellement rêvé depuis les jours de l'Alliance [5] ». Le messianisme n'est pas une densité hétérogène surimposée du dehors à l'humanisation historique du monde, tout comme la foi n'est pas une lumière posée sur une intelligence étrangère. De part et d'autre, la gratuité, sans se réduire, rencontre un « désir naturel » et consent à ses structures originelles. La montée humaine est comme une disponibilité à l'appel de Dieu et au bon plaisir de sa Promesse.

---

2. L'antisémitisme a joué aussi en exégèse. Les critiques sévères des théologiens médiévaux contre les *judaïzantes* qui, attachés à la lettre de l'Ecriture, récusaient les sens spirituels, n'étaient certes pas sans fondement ; mais elles ne ménageaient pas la permanence, en économie chrétienne, des valeurs originelles et originales de l'Ancienne Alliance.

3. Sans parler de son admirable *L'existence juive*, Paris, 1962.

4. Cfr, entre autres, G. SCHOLEM, *Les grands courants de la mystique juive*, Paris, 1950 ; et dans la collection « Présences du Judaïsme », la si suggestive monographie sur *La théologie dialectique du Maharal de Prague (1512-1609). Le puits de l'exil*, Paris, 1966, d'A. NÉHER.

5. A. GELIN, *L'âme d'Israël dans le Livre*, Paris, 1958, p. 82.

Le messianisme a été et est toujours une composante des religions qui ont donné sens et valeur à la durée, à l'encontre de celles qui annulent le temps par un retour éternel cyclique. L'économie judéo-chrétienne est le plus éminent exemple d'une religion dont « la foi fondamentale est que l'histoire est portée par Dieu, épiphanie de Dieu ; elle est conçue comme une suite de situations où le croyant se tient devant son Dieu personnel, qui poursuit un dessein en vertu de sa puissance, de sa fidélité et de sa patience[6] ». Dieu est impliqué dans le devenir historique d'Israël, et le sera doublement dans le total devenir humain avec le messianisme d'Incarnation.

Mais cette conscience de l'histoire, d'une histoire activement menée dans une alliance de Dieu et de l'homme, ne laisse pas à l'écart les aspirations, les rêves de libération, de paix, de fraternité, que secrète l'homme dans ses besoins élémentaires, en affrontement avec une nature redoutable. Aliénation religieuse alors, qui vient contaminer le dessein gratuit d'une alliance libre de Dieu et de l'homme ; mais aussi, au prix d'un élargissement quelque peu abusif du terme « messianisme »[7], intégration dans l'espoir, voire dans l'eschatologie de la Promesse, des misérables conditions de l'existence terrestre. Les mythes de l'âge d'or, pour douteux qu'ils soient, croisent la trame des comportements messianiques.

Des religions à mystère de l'Antiquité aux mouvements salvifiques contemporains d'émancipation des peuples colonisés, des millénarismes chrétiens aux socialismes utopiques, des paradis terrestres rationalistes aux eschatologies extravagantes, de la guerre des paysans aux émeutes prolétariennes, des nationalismes européens du XIX[e] siècle à l'émancipation des peuples de Bandoeng, des révolutions économiques aux « nouvelles Jérusalem », des Montanistes aux Adventistes du Septième jour, de Joachim de Flore à Thomas Münzer et aux obscurs précurseurs de Marx, cette cacophonie apparente, où les syncrétismes religieux sont mobilisés par des politiques chimériques, ne doit pas dissimuler l'originelle valeur religieuse de ces mouvements prophétiques et salvifiques. Dante, à la suite des théologiens médiévaux, inscrivait Virgile et la Sybille dans la lignée des prophètes. Aujourd'hui, le Concile du Vatican demande explicitement aux mis-

6. A. GELIN, Article *Messianisme* du *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, t. V, vol. 1166.

7. On a justement fait quelque réserve sur l'emploi trop étendu du mot *messianisme*, et on a préféré le terme plus générique de mouvements prophético-salvifiques. Mais cette extension même n'est pas sans une signification profonde. Cfr Don GUARIGLIA, *Semaine de missiologie de Louvain*, 1961, p. 15-16. Pour une classification descriptive de ces mouvements, dans l'histoire et la géographie, cfr H. DESROCHE, *Les messianismes et la catégorie de l'échec*, dans *Cahiers internationaux de sociologie*, juil. 1963, p. 61-84, et l'ouvrage classique de V. LANTERNARI, *Les mouvements religieux de liberté et de salut des peuples opprimés*, Milan, 1960 ; trad. franç. Paris, 1962 ; trad. esp., Barcelone, 1965.

sionnaires de discerner avec respect, sous les déformations, une présence, anonyme encore, de la Divinité. « Depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui, on trouve dans les différents peuples une certaine sensibilité à cette force cachée qui est présente au cours des choses et aux événements de la vie humaine, parfois même une reconnaissance de la Divinité suprême » (Déclaration sur les relations avec les religions non chrétiennes, n. 2). « Que les missionnaires connaissent donc... les coutumes des peuples, et approfondissent l'ordre moral, les préceptes religieux, ainsi que les idées intimes qu'ils ont conçues selon leurs traditions sacrées sur Dieu, le monde et l'homme » (Décret sur l'activité missionnaire, n. 26). Certes il est urgent de souligner la différence radicale entre la *foi* en une Parole de Dieu dans une histoire du salut, et la *religion* émanant des besoins élémentaires de l'homme : différence de valeur, qui commande des différences de structures mentales et sociales. Mais aussi leur connexion est essentielle, quitte à ce que la foi soit en permanente contestation des pulsions et des expressions de la religion. Les messianismes se situent précisément à la jonction des besoins animistes et des mouvements de l'histoire. Que donc les chrétiens, dans ces groupements humains, tout en se gardant des syncrétismes, « découvrent avec joie et respect les semences du Verbe qui s'y trouvent cachées » (Décret sur l'activité missionnaire, n. 11).

Ce que nous avons à observer ici, c'est l'universel commun dénominateur de ces mouvements prophético-salvifiques : ils trouvent élan, consistance, efficacité, mais aussi une perverse contamination, dans les conjonctures économico-politiques dans lesquelles ils surgissent : l'attente du salut, l'espérance messianique d'une libération sont nourries de la détresse matérielle et morale de ces peuples, comme aussi cette attente et cette espérance leur procurent une conscience plus vive de leur dignité et de leur valeur propre, un sens plus aigu de leur unité, une capacité de vie nationale. Ainsi ouvrent-elles la voie et forment-elles des hommes aux mouvements politiques. Ambiguïté redoutable, qui n'implique pas nécessairement un camouflage de desseins politiques sous des couleurs religieuses, mais qui élimine la distinction entre le temporel et la religion. Elle introduisent, dans les comportements quotidiens comme dans les explosions violentes ou les vulgaires propagandes, les plus troubles confusions, en face desquelles les pouvoirs publics ne pourront éviter des réactions elles-mêmes ambiguës. Ainsi dans l'Afrique Noire aujourd'hui, comme au moyen âge occidental, à la Réforme, ou dans les émancipations nationales du XIX[e] siècle.

Mais ces dénouements ne dissolvent pas le problème et les valeurs du prophétisme de salut et de ses espérances messianiques[8]. L'ap-

8. « Peut-être leur valeur religieuse (de ces mouvements prophétiques et sal-

pesantissement trop fréquent en un paradis terrestre, grossièrement temporel (mais l'oppression aussi est grossièrement temporelle !), ne doit pas nous amener à disjoindre totalement les aspirations spirituelles, plus ou moins correctement chrétiennes, des libérations terrestres, fort légitimes. Le christianisme purifie là les blocages du judaïsme, et, à travers lui, de tous les messianismes ; mais l'Eglise, tout en reportant à la fin des temps, au-delà de l'histoire, l'accomplissement du Royaume et de la rédemption, ne consent pas à une séparation sommaire, et revendique pour sa foi un rôle terrestre dans la conduite historique des hommes. La « révolution » de la montée des peuples nouveaux le manifeste une fois de plus, non seulement dans la prise de position doctrinale de l'Eglise [9], mais déjà dans les mouvements prophético-salvifiques suscités, souvent sous quelque lumière chrétienne, par des aspirations terrestres.

On nous permettra de citer longuement le rapport présenté au Conseil œcuménique de New Delhi (1961) par M. M. Thomas, représentant de l'Eglise Orthodoxe syrienne de l'Inde.

> Concrètement, quelles sont les promesses du Christ contenues dans le ferment révolutionnaire actuel en Asie et en Afrique, auxquelles l'Eglise doit rendre témoignage ? Sous la providence créatrice de Dieu, ce ferment contient la promesse du Christ d'une vie humaine plus pleine et plus riche pour les hommes et la société. Dans la quête humaine de nouvelles formes de communauté, dans la découverte de la dignité et de la personnalité, et dans le sens nouveau de la justice sociale, de l'histoire et de la vocation historique, dans l'espoir de niveaux de vie plus élevés, grâce à l'industrialisation, il y a une croissante conscience de la profondeur de la liberté et de la dignité humaines.
>
> Il va sans dire que les promesses d'une vie humaine enrichie peuvent être trahies... Ne pas entretenir à ce sujet d'utopiques espérances...
>
> L'évangélisation et une humanisation authentique ne peuvent être séparées l'une de l'autre ; elles font partie l'une de l'autre comme la royauté et le royaume du Christ, comme le Christ et le monde-en-Christ.
>
> Mais la chose importante que l'Eglise doit saisir clairement, c'est que l'évolution rapide, qui a lieu en Afrique et en Asie, contient elle-même la promesse du Christ d'un épanouissement des hommes et de leur existence d'homme. Et le témoignage de l'Eglise en faveur de cette promesse implique sa participation aux tâches de l'édification de nouvelles structures de la vie politique, économique et sociale, favorables à une vie humaine vraiment responsable, de même qu'il implique sa participation à la recherche de nouvelles bases morales et culturelles [10].

Un théologien latin ne reprendra pas ce beau texte sur les « pierres d'attente » du christianisme dans les transformations du monde nouveau, sans y introduire des distinctions et des précisions, qui en équi-

---

vifiques) est-elle plus profonde et vraie qu'on ne l'a admis ». Card. AGAGGIANIAN, *XXV^e Session d'aggiornamento pastoral*, Milan, 1963, dans *Doc. cath.*, 6 oct. 1963, col. 1308.

9. Cfr C. Jaime SNOEK, *Tiers Monde, Révolution et Christianisme*, dans *Concilium*, 15 (1966), p. 31-44.

10. Ce rapport a été publié dans la revue *Monde non chrétien*, mars 1962.

libreront la vérité, sur les rapports de la nature et de la grâce, de la construction d'un monde humain et de l'avènement du royaume du Christ. Mais son inspiration, dans la ligne d'un « messianisme » dont nous avons laissé perdre les valeurs sous prétexte de les purifier dans un eschatologisme exclusif, est digne d'être reprise.

Ce même discernement, dans la même estime, sous la même intelligence de la foi, et aussi contre les plus redoutables syncrétismes, doit s'exercer vis-à-vis de toutes les utopies qui ont travaillé et travaillent le monde contemporain, sous sa socialisation intensive. Elles aussi, au moment où elles embrayent sur les réalités économiques — où aussi elles secrètent des idéologies — sont alimentées en sous-sol, inconsciemment le plus souvent, par des mythes messianiques, qui ne sont pas que des sous-produits du mystère chrétien. En tout cas, l'historien et le sociologue sont d'accord, quelque avis qu'ils en aient, sur le fait, et ils ne manquent pas d'en observer les déterminismes intérieurs, à la frontière mobile et très active du profane et du sacré [11]. Je n'en relèverai qu'un des plus curieux : le dépérissement des eschatologies est l'exacte coordonnée de l'inertie des engagements temporels. Là-dessus, la théologie catholique, depuis plus d'un siècle, en fournit une sinistre illustration. La réaction du Concile, au chapitre 7 de la constitution de l'Eglise (Caractère eschatologique de l'Eglise pérégrinante), rétablit non seulement l'équilibre, mais la vérité. Toute l'histoire de l'Eglise d'ailleurs rend témoignage, confirmant que le reproche d'aliénation religieuse est mérité précisément par l'échec d'un authentique eschatologisme. C'est que le messianisme est à deux dimensions : la future, en espérance de l'au-delà de l'histoire, la présente, dans l'engagement que l'histoire appelle et que l'espérance nourrit.

Après quoi, c'est à la foi — à la foi vive — de saisir les incarnations de l'espérance messianique dans les conjonctures temporelles, dans les « événements », qui la provoquent, aujourd'hui, dans son être même. Il est trop sommaire — et trop facile — de rejeter avec un mépris « spirituel » les messianismes temporels, alors que deux hommes sur trois, en état de dénutrition permanente, n'ont pas les moyens élémentaires d'être des hommes, et que, chaque année, meurent de sous-alimentation 30.000.000 d'hommes.

---

11. Cfr par exemple H. DESROCHE, *Messianismes et utopies. Note sur les origines du socialisme occidental,* dans *Socialismes et sociologie religieuse,* Paris, 1965, p. 117-142 ; et *A propos de quelques catégories d'interprétation* (messianisme et millénarisme), *ibid.,* p. 76-85.

L'ère messianique

Si l'économie judéo-chrétienne a trouvé son accomplissement dans un individu, en qui se personnalisent absolument les attributs messianiques, il n'en reste pas moins que, sans détriment pour la plénitude du Christ-Messie, mais à partir d'elle, c'est tout un peuple qui compose la surface humaine et historique de ces espérances et de ce destin eschatologique. Déjà c'était un peuple que, en Abraham, Dieu s'était choisi : l'élection implique l'alliance, laquelle est conclue avec un « peuple ». L'accomplissement de ce dessein, dans le Christ, qui devient tête du corps et roi du peuple, manifeste la densité de l'ancienne alliance, en même temps que cette ancienne alliance donne au peuple de Dieu qu'est l'Eglise un arrière-plan historique et sociologique (cfr Const. dogm., chap. 2, n. 9). Ce n'est pas une fois pour toutes, dans une opération close, que l'espérance messianique a été réalisée, mais, à partir du Messie-Christ, tout au long de l'histoire, qu'il récapitule en Homme-Dieu, mais qu'il laisse à son humaine durée. Une *ère* nouvelle est inaugurée. L'Eglise est un peuple messianique.

De cette ère et de ce peuple la loi constitutive est évidemment la dialectique, dans l'histoire même, d'une expérience déjà réalisée dans l'avènement du Christ, et cependant tendue vers la récapitulation du second avènement. C'est parce que l'Eglise attend le second avènement, que le premier est en cours, vrai travail d'enfantement. « Déjà la fin des temps est arrivée pour nous, et la rénovation du monde a été irrévocablement décidée, et elle est d'une certaine façon réellement anticipée dans ce siècle » (*Ibid.*, chap. 7, n. 48).

Anticipée : c'est dire l'ambiguïté de cette rénovation, dans l'attente de la parousie. Mais enfin, elle est en cours ; car le Messie est venu et demeure. De ce fait, s'insère dans le tissu rationnel et continu des lois créatrices découvertes et exploitées par l'homme, une densité hétérogène : une initiative gratuite de la Divinité, — un appel, une vocation, donc un certain choix, — qui touchent un « peuple », sans rôle particulier dans le processus créateur, et qui va se révéler peu à peu être ouvert à tout homme, — ce peuple est l'objet et le détenteur d'une promesse, — qui se répercute de génération en génération, dans un « message » que proclament les prophètes, qui nourrit et exalte une espérance portant sur le destin collectif de l'humanité, et donc entraîne une espèce de mysticisme politique que canalisent mal les institutions, profanes ou sacrées. Bref, une série d'événements, totalement imprévus dans le cycle des prévisions techniques et économiques de l'essor créateur.

Du coup, dans cette économie créatrice, s'introduit une « histoire », où les rapports de l'homme et de la nature sont à la fois accomplis

et dépassés. Car la consommation de la promesse messianique, tout en relayant les déterminismes du progrès, va les transfigurer substantiellement. La création était une *genèse,* à partir des « idées » divines ; le messianisme comporte un *plan de salut,* discerné, proclamé, mené par des prophètes, dont le charisme n'émane pas de la nature en travail, ni d'une réflexion sur le cosmos, fût-elle la haute et aristocratique contemplation d'un sage.

Quel est le contenu, le « message » de ce messianisme ? Viendra un nouvel état des choses, tout différent de l'ordre actuel, une « ère nouvelle », à ce point nouvelle que son avènement sera la fin des temps. Dieu aura établi son règne, dans une amitié avec une humanité heureuse. La paix et la justice s'embrasseront (*Ps.* 24), dans une communauté sans frontière ; le loup et l'agneau paîtront ensemble ; les glaives deviendront des socs de charrue (Isaïe) ; le désir des humbles sera exaucé, car le Seigneur leur aura tendu l'oreille, et c'est sur les esclaves et les servantes qu'il versera l'Esprit (Joël) ; il fera asseoir le faible auprès des princes et rendra féconde la stérile heureuse en ses enfants (*Ps.* 113).

En pareille perspective, les implications réciproques des deux trames : construction du monde dans la création, économie messianique dans une incarnation libératrice, si difficiles soient-elles à établir dans des architectures conceptuelles, trouvent comme instinctivement, dans un engagement effectif, leur jointure. Car, qu'on partage ou qu'on récuse la foi, c'est un fait que la Promesse nourrit, à l'intérieur des comptabilités économiques, des motifs, des légitimations, qui sont des valeurs sans prix au bénéfice des recherches, des inventions, des innovations requises pour la construction de l'humanité. Et, d'autre part, si l'économie est une science où l'homme entre en ligne de compte, elle ne remplira sa totale tâche qu'en intégrant cette vertu mystérieuse par laquelle l'homme, l'homme collectif surtout, à l'échelle de l'espèce, trouve le moyen de conférer aux valeurs de son esprit une existence temporelle, en même temps qu'à l'économie ses mesures psychologiques, intellectuelles, politiques. Est écartée radicalement la disjonction ruineuse, sur laquelle buttent toutes les casuistiques, entre économique et spirituel, entre temporel et eschatologique, entre nature et histoire.

Que si ce messianisme s'accomplit par et dans un homme-Dieu, et donc par une récapitulation universelle des réalités humaines, alors il confère un *sens* non seulement à l'histoire dont ce Dieu est devenu un personnage, mais à l'histoire *économique* elle-même, à la mesure où, dans cette religion de l'incarnation, pareil messianisme inclut dans sa prétention la matière, et donc fait entrer dans la vertu de la Promesse le travail, ses conditions, ses requêtes, son progrès, sa civili-

sation. La re-création fait aboutir la création : avant son échec, elle s'accomplissait dans l'homme divinisé ; malgré le péché de l'homme, elle inclut encore dans sa nature des pierres d'attente par lesquelles, sous les gratuités divines, est retenue la continuité du Royaume messianique et de la construction du monde [12].

Cette construction du monde dans une création continuée vient sous-tendre et conditionner l'espérance messianique, en même temps que l'espérance messianique vient redoubler de ses urgences les lois internes d'une économie cosmique. La transcendance des fins du Royaume de Dieu, dans un au-delà de tout déroulement du temps, ne réduit nullement les exigences de son immanence terrestre. Que tous les hommes aient du pain, du pain à manger et du pain de quoi devenir des hommes, cela n'est pas qu'une grossière espérance, dans ce monde enfin humanisable du XX[e] siècle. L'urgence des détresses humaines nous impose évangéliquement de mesurer la profondeur des mutations révolutionnaires inscrites dans les béatitudes. Ainsi parla au Concile l'archevêque de Medellin (Colombie), qui ne peut dissocier l'évangélisation de son peuple misérable, de la nécessité d'une réforme agraire.

Le Messie est venu. Non pas seulement héraut transcendant d'un monde futur, mais peuple qui mène l'histoire à son second avènement.

C'est dans les implications nécessaires et délicates de ces deux économies que la foi va exercer son discernement et observer les *signes des temps,* lieux historiques de l'impact de l'économie du salut sur les réalités terrestres de l'humanisation du monde, « matière du Royaume des cieux » (Const. past., n. 38).

Signes des temps : l'expression est désormais entrée dans une théologie de l'Eglise qui veut définir les lois de sa présence dans le monde et dans l'histoire. « Pour mener à bien cette tâche, l'Eglise a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps, et de les interpréter à la lumière de l'Evangile... » (Const. past., n. 4). Sans reprendre ici l'analyse sociologique et théologique de l'expression, ni l'histoire de son insertion à la base du schéma XIII, il suffit de noter sa signification adéquate pour une lecture prophétique des événements de l'ère messianique, telle que nous venons de la définir.

12. « Constitué Seigneur par sa résurrection, le Christ, à qui tout pouvoir a été donné, au ciel et sur la terre, agit désormais dans le cœur des hommes par la puissance de son Esprit ; il n'y suscite pas seulement le désir du siècle à venir, mais par là même anime aussi, purifie, fortifie ces aspirations généreuses qui poussent la famille humaine à améliorer ses conditions de vie et à soumettre à cette fin la terre entière... Car ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits excellents de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre selon le commandement du Seigneur et dans son Esprit, nous les retrouverons plus tard... ». Constitution pastorale, n. 38-39.

Car si le messianisme n'est pas qu'une extrapolation eschatologique annoncée par des signes apocalyptiques, mais déjà, de par cette eschatologie, une réalité présente dans l'histoire, c'est dans l'histoire de ce temps — *Ecclesia in mundo hujus temporis* — que déjà les signes des temps seront les critères des discernements opportuns, à la jonction de la transcendance et de l'immanence du Royaume.

Ainsi donc aujourd'hui, observons-en, entre plusieurs, un cas éminent, en vérité évangélique, à l'heure où les hommes sont contraints, pour la plus élémentaire survie économique du monde, d'être étroitement, durement solidaires, de devenir des « frères », c'est-à-dire de réaliser la loi suprême — la seule loi — de l'Evangile. L'intraitable déterminisme des évolutions économiques impose aux hommes d'établir des rapports fraternels. La socialisation, la mondialisation du travail, des produits, des besoins, des plus-values, composent des solidarités économiques de plus en plus étendues, de plus en plus profondes, que ne peuvent agréer ni satisfaire les théories individualistes de l'association spontanée et de l'équilibre général des libertés. Les formes collectives de production commandent les formes redistributives de répartition, non seulement pour les peuples, mais de continent à continent. Le travail est désormais un lieu privilégié de relations humaines. Il devient une terre où, à travers les pires déchirements, les hommes sont entraînés à vivre en communauté. Quelle occasion historique pour la fraternité promise, que cette civilisation, véritable « praeparatio evangelica », comme le disaient de l'ordre romain (tellement moins humain pourtant...) les Pères de l'Eglise.

Certes, arrivât-il qu'elles se réalisent, ces communautés de travail, avec un prolétariat libéré, ne constitueraient pas le gracieux Royaume de Dieu, dont la promesse, avons-nous dit, dépasse tout projet humain. Toujours est-il que, à cette heure de l'histoire, le chrétien se révèle tout disponible à l'intelligence d'une pareille évolution. Par ailleurs, la fraternité devient, dans le respect même des lois de la production et du marché, une valeur économique, dans la science des rapports que les hommes nouent entre eux, par la recherche des moyens propres à satisfaire en commun leurs besoins. Le progrès technique et économique donne enfin, dans la construction du monde, matière, possibilité, mesure universelle, à la fraternité évangélique. Le petit monde artisanal de la Palestine du Christ et sa primitive économie de subsistance étaient un bien moindre support pour l'espérance messianique. Par secousses périodiques, au rythme des révolutions, que ce soit par la libération de l'esclavage, puis par l'abolition du servage, aujourd'hui par le dépassement des classes et la liquidation du prolétariat, celui des nations après celui des individus, les chrétiens ont **mieux mesuré les dimensions du messianisme et de l'incarnation.**

Le discernement de ces signes que faisait sommairement Jean XXIII dans *Pacem in terris* se trouve étoffé dans l'introduction de la Constitution pastorale (n. 4-10), qui décrit ainsi le champ de la présence évangélique de l'Eglise. Notons seulement l'un de leurs traits communs, que ne peut manquer d'observer l'historien, et qui vient à point manifester les conditions historiques de l'efficacité du « peuple messianique » dans le développement des civilisations [13].

L'historien constate en effet — et aussi le chrétien, non sans étonnement — que, dans sa relation au monde, l'Eglise est lente à reconnaître dans les « événements », dans les trames humaines des civilisations, ces disponibilités, ambiguës mais réelles, au message de l'Evangile, ces appels implicites à la grâce, cette « matière » du Royaume des cieux. Assez souvent même, elle ne voit pas sans crainte ces mutations de la condition humaine, qui mettent en cause l'ordre établi et les traditions sociologiques où elle avait trouvé sa sécurité. Elle dénonce les erreurs et les méfaits de ces « révolutions », dans lesquelles des idéologies contestables sont les promotrices d'un progrès compromettant. Ainsi la socialisation, dans laquelle nous discernions l'un des plus manifestes « signes des temps » pour l'Evangile, a été pendant longtemps suspecte et les chefs de l'Eglise en ont dénoncé les risques, ne consentant qu'avec réticence aux valeurs possibles, au fait lui-même, où ils soupçonnaient un effet du socialisme. Le mot même était encore suspect à plusieurs, lorsque le Concile l'adopta. Ainsi en fut-il, et plus encore, pour la liberté : bien éminent certes, théoriquement, mais réalité sociale, politique, religieuse corruptrice dans un « libéralisme » qui l'érigeait en règle absolue. Il a fallu les laborieuses discussions de Vatican II pour dénouer les blocages de *Mirari vos* et du *Syllabus*. Et de même l'Eglise qui proclame aujourd'hui que la femme aussi est une personne, au titre de la suprême dignité de l'amour, est-elle restée longtemps immergée dans la commune opinion de toutes les civilisations, qui traitait durement la femme, et ne lui reconnaissait valeur que dans sa fécondité au service de l'espèce.

Pourquoi ces retards, ce décalage presque permanent, d'une « prise de conscience » qui devrait être le sursaut de l'Evangile devant les espérances et les détresses des hommes ?

Il faut observer d'abord — et c'est la réponse technique, peut-on dire — que le discernement entre les mouvements de l'histoire et les idéologies qui les inspirent et souvent les suscitent, est une opération délicate, contrecarrée par les pesanteurs de tous les conservatismes sociologiques (cfr *Pacem in terris*, n. 159-160). Mais, plus radicale-

13. Le rapprochement du texte de la Constitution pastorale sur les « signes des temps », et du texte de la Constitution dogmatique sur l'Eglise « peuple messianique » (n. 9), nous paraît des plus significatifs, et appelé du reste par la cohérence des deux constitutions.

ment, dans la perspective de notre analyse présente du peuple messianique dans l'histoire, il apparaît que l'Eglise ne prend conscience des virtualités, des exigences de son Evangile, bonne nouvelle messianique annoncée au monde, que sous le choc des mutations du monde. C'est en rencontrant le monde que l'Eglise prend conscience d'elle-même, et non pas dans une déduction abstraite des principes dits éternels. « Au Concile, l'Eglise se cherche elle-même ; elle tente, avec une grande confiance et un grand effort, de mieux se définir, de comprendre elle-même ce qu'elle est. Car après vingt siècles d'histoire, l'Eglise semble comme submergée par la civilisation profane, comme absente du monde actuel... Et tandis qu'elle cherche ainsi à se définir et à se qualifier, l'Eglise cherche le monde, tente de venir en contact avec le monde. Elle raccroche le dialogue... » (Card. Montini, janv. 1963). Pareille dépendance du monde implique ce décalage que nous observons. L'Eglise « reçoit de l'histoire et de l'évolution du genre humain » : ce n'est pas là un accident fâcheux, mais un trait constitutionnel de l'Eglise, de l'Eglise dans le monde. Le Concile l'énonça avec fermeté et avec magnanimité, malgré l'opposition de plusieurs (Const. past., n. 44). Aussi bien, ce n'est pas à l'Eglise à construire le monde, qui invente ses valeurs et les conditions de son progrès. L'économie messianique est d'un autre ordre que la création continuée, avons-nous dit.

C'est de quoi fonder, en principe autant que dans l'histoire, les comportements du peuple messianique devant les mutations de la condition humaine, devant l'accès des peuples nouveaux à l'existence politique, devant l'essor toujours ambigu des civilisations. Ce n'est point laisser l'Eglise à la traîne ; et les prophètes, lisant les « signes des temps », devront secouer les torpeurs, personnelles et collectives. Mais c'est mesurer les conditions dans lesquelles le message évangélique trouve son lieu humain, aux points de convergence de la construction du monde et de l'avènement du Royaume.

Le texte du Concile

« Peuple messianique » : peut-on donner tant de densité, biblique, historique, théologique, pastorale, à cette mention sommaire (*Const. dogm.*, n. 9) ? La genèse du texte, dans ses contextes homogènes, à travers les deux constitutions, nous y invite.

Tout d'abord, c'est la position même du chapitre sur « le Peuple de Dieu » qui d'avance confère sa valeur à la qualification de *messianique*. Comme nous l'avons rappelé, ce chapitre est né de la refonte complète du projet primitif (première session, 1962), lorsque, sur la proposition du cardinal Suenens, et selon la demande de nombreux Pères (cfr rapport, schéma distribué en juillet 1964, p. 55 et 136),

on élabora un texte nouveau (ce chapitre 2) où les matériaux anciens eux-mêmes prenaient une nouvelle consistance. Ainsi reprit-on ici quelques passages du chapitre prévu sur les laïcs (première rédaction, chap. 3, n. 24), où était défini le sacerdoce du peuple fidèle. Or ce « sacerdoce universel » était présenté à l'intérieur de la trilogie *sacerdotal, royal, prophétique,* qui, attributs du Christ, sont participés par le peuple chrétien. Ayant à définir ce peuple, on recourut donc à ces catégories bibliques, non pour une application rigide, mais dans leur sens profond : culte, témoignage, service (cfr rapport, p. 130) [14].

C'est à ce moment que, dans l'élaboration du nouveau chapitre 2, en octobre 1963, un amendement fut proposé, qui tendait à présenter ce sacerdoce comme une des trois fonctions caractéristiques du Messie même, participées par le peuple chrétien. Si le peuple de Dieu est sacerdotal, royal, prophétique, c'est qu'il est *messianique,* en accomplissement de l'Alliance, selon l'attente des nations, dans le Royaume de Dieu enfin advenu. Ainsi fut introduite à deux reprises, dans la rédaction du premier paragraphe (n. 9), la qualification de messianique [15].

Les considérants (*inédits*) de l'amendement éclairent le fondement et la portée de ce rôle messianique englobant la triple fonction sacerdotale, royale, prophétique, et procurent une lecture pénétrante de ce paragraphe :

— Les textes des prophètes de l'A.T. trouvent là leur sens propre, nourrissant ainsi efficacement la pensée et l'action des fidèles (cfr rapport, p. 41 : « Insistitur in novitate foederis definitivi cum Populo Dei in Christo, post praeparationem Veteris Testamenti »).

— Le messianisme est une composante essentielle du Royaume de Dieu, qui est venu et qui vient. Le Christ est Messie.

— Est fondée profondément dans l'économie du salut la vertu d'espérance, non seulement comme vertu privée de chacun, mais comme puissance collective de la Communauté des croyants, dans le monde en poursuite de la béatitude éternelle (cfr rapport, p. 41 : « Plures Patres, nempe E. 937 (60 episcopi), E. 505, E. 568 (30 episcopi), E. 583, E. 641, E. 968, E. 972, E. 1000 (60 episcopi), et alii, postulaverunt ut aliquid diceretur de consummatione eschatologica Ecclesiae. Quod factum est hic et pluribus aliis locis ». Et on renvoie au futur

14. En fait, dans la répartition nouvelle des matériaux, le rôle sacerdotal et prophétique figura au chapitre 2, n. 10-12, et au chapitre 4 sur les laïcs, les trois rôles sacerdotal, prophétique, royal (n. 34, 35, 36). Il importe évidemment, pour une intelligence complète, de tenir ensemble ces deux textes, avec leurs variantes. Nous ne pouvons pas ne pas renvoyer expressément aux chapitres du livre du P. CONGAR, *Jalons pour une théologie du laïcat,* Paris, 1953, chap. 4, 5, 6, sur la fonction sacerdotale, royale, prophétique. C'est l'une des principales sources du travail conciliaire.

15. Cfr rapport sur le n. 9, dans la rédaction datée du 3 juillet 1964, et discutée en septembre, p. 41 D, selon l'amendement E. 993.

chapitre 7. Puis, plus loin, p. 42 : « Iidem postulaverunt ut dicatur etiam de Ecclesia ad finem *peregrinante per historiam*, usque ad universalem diffusionem. Quod licet jam indicatum sit, his explicitius enuntiatur ». De fait, il sera répété dans la rédaction définitive : « ... (Ecclesia) ad universas regiones extendenda, in historiam hominum intrat, ipsa supra tempora et fines populorum existens »).

— Ainsi n'est pas abandonnée aux messianismes temporels, à leur séduction scabreuse, une vérité impliquée dans la construction du Royaume de Dieu. Et est fondé dans le Christ l'exercice de l'amour fraternel dans les multiples entreprises du monde et de la civilisation. Le messianisme entre dans la définition des rapports de l'Eglise et du monde. Le rôle des laïcs est éclairé. (Est amorcé ici le schéma XIII, alors en lointaine préparation. Cfr, en particulier, chap. 3, n. 34, 38).

— L'Eglise est manifestée comme un « signe » parmi les nations, selon la prophétie de Jean-Baptiste, selon la prédication des Apôtres, selon la doctrine des Pères, selon *Pacem in terris* (cfr n. 9 in fine : « ... Ecclesia... ut sit universis et singulis sacramentum visibile hujus salutiferae unitatis »).

On ne manquera pas de noter quelle dimension universelle, dans le temps et dans l'espace, est donnée à l'espérance messianique, au Peuple de Dieu, dans la toute première phrase du texte : « In omni quidem tempore et in omni gente Deo acceptus est quicumque timet eum et operatur justitiam. Cfr *Ac* 10, 35 ». Ainsi était donnée satisfaction à la requête d'un évêque, « ut aliquid dicatur de illis innumeris hominibus qui ante adventum Christi, vel etiam post ejus adventum in gentilitate vixerunt, attamen Deo secundum conscientiae dictamen oboedientes, ad civitatem Dei aedificandam suo modo contulerunt » (cfr rapport, p. 41) [16].

Ce qui ressort de cette élaboration, c'est l'insistance sur l'historicité de l'Eglise, dans une économie où le temps entre comme la loi de son existence et de son témoignage. « In historia hominum intrat », est-il dit. Formule qui sera ultérieurement employée pour l'incarnation : « Verbum Dei ... perfectus homo in historiam mundi intravit » (*Const. past.*, n. 38) ; « Ecclesia non ignorat quantum ex humani generis humani historia et evolutione acceperit » (*Ibid.*, n. 44). Cette dimension implique de soi la perspective eschatologique, qui confère son dynamisme à cette histoire. Ce sens de la tension eschatologique fut constamment manifesté dans la réflexion et la délibération des

16. Ce n'est pas seulement ce chapitre sur le Peuple de Dieu qui prend ainsi son intensité, mais aussi évidemment le chapitre sur les laïcs, dans leur triple fonction sacerdotale, royale, prophétique. Mais la sous-commission des laïcs, travaillant de son côté, n'a pas fait état, sur ce point, du travail de la sous-commission du chap. 2.

Pères du Concile (cfr rapport ci-dessus cité, avec le grand nombre des interventions). Il aboutira non seulement au chapitre VII de la Constitution dogmatique, lui aussi imprévu dans les schémas préconciliaires, mais à la mise en place du schéma XIII comme Constitution pastorale.

Ainsi peut-on dire que le chapitre *De Populo Dei* (et le chapitre sur les laïcs) trouve son champ dans la Constitution pastorale, en même temps que la Constitution pastorale trouve son sol doctrinal, son « projet », dans le chapitre *De Populo Dei*. C'est pourquoi, d'un bout à l'autre de la première partie de cette Constitution où sont analysées les conditions internes de l'existence de l'Eglise dans le monde et dans l'histoire, nous voyons jouer la dialectique de l'ère messianique, selon laquelle la rénovation du monde, qu'il ne faut présumer qu'à la fin des temps — contre les illusions de tous les messianismes terrestres et contre le triomphalisme d'une Eglise installée en Chrétienté —, est cependant « anticipée dans ce siècle » (*Const. dogm.*, chap. 7, n. 48). La récapitulation dans le Christ sera accomplie à son second avènement ; mais elle est déjà en cours, depuis le premier avènement, « dans les douleurs de l'enfantement ». Que de fois ce texte de *Rm* 8, 21-22 est entré dans le tissu de nombreux chapitres du Concile ! Enfantement : il y a donc continuité. La figure de ce monde passe ; mais aussi « les valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits excellents de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre..., nous les retrouverons plus tard, purifiés, illuminés, transfigurés » (*Const. past.*, n. 39) [17].

Cependant, au cours de la rédaction de cette Constitution pastorale, l'expression « messianique » ne se trouve pas reprise. Tout est centré directement sur le Verbe incarné, « homme parfait entré dans l'histoire du monde », et accomplissant dans son Eglise la récapitulation de toutes valeurs humaines. Un passage cependant voit affleurer la puissance récapitulatrice de l'espérance messianique universelle, « au point de convergence des désirs de l'histoire et de la civilisation, au centre

17. Il est du plus haut intérêt de suivre, à travers les rédactions successives, la délicate élaboration de ce texte, n. 39. « Transibit quidem figura hujus mundi per peccatum deformata ; sed, manentibus caritate et fructibus ejus, confidere licet ipsam substantiam mundi manere, quam Deus propter hominem creavit et Filius incarnatione sacravit » : telle était la rédaction proposée (nov. 1965). Après de nombreux amendements, la commission modifia le texte, tout en retenant que « eschatologia aliquo modo jam praesens est », et en refusant que « omnis continuitas inter terram nostram et futuram negetur » (Rapport sur les amendements, p. 223-225).

Puisque nous avons fait référence au P. Congar, renvoyons à son analyse de la dialectique du Royaume, déjà venu, mais encore à venir, « dans une continuité non seulement d'une ébauche à l'égard d'une œuvre d'art, mais celle d'une préparation au don d'en haut, préparation sans laquelle le Monde ne prendrait pas, au regard de ce don lui-même, toutes ses dimensions de sujet récepteur » (*Op. cit.*, p. 110-145).

de l'humanité, dans la joie de tous les cœurs, dans la plénitude de toutes les aspirations » (n. 45). On ne pouvait donner expression plus ferme et plus chaleureuse. En fait, c'est, à la lettre, la citation d'une allocution de Paul VI (3 fév. 1965), dont voici le texte original : « Gesù è al vertice delle aspirazioni umane, è il termine delle nostre speranze e delle nostre preghiere, è il punto focale dei desideri della storia e della civiltà, è cioè il Messia, il centro dell'umanità, colui che dà un senso agli avvenimenti umani, colui che dà un valore alle azioni umane, colui che forma la gioia e la pienezza dei desideri di tutti i cuori ».

« Il punto focale dei desideri della storia e della civiltà, *cioè il Messia* » : il est permis, pour bien lire le texte conciliaire, de lui restituer le mot tombé : « Jésus est le Messie ». C'est pourquoi le peuple de Dieu est messianique.

*75 - Paris XIII^e^*
35 rue de la Glacière

M.-D. CHENU, O.P.